

— Muriel ! Quelle charmante surprise. Entrez donc.

Je fis signe à la receveuse des postes de Little Dipperton d'entrer se mettre à l'abri du soleil. Il n'était encore que 10 heures, mais la journée promettait déjà d'être chaude.

Muriel avait le visage écarlate. Elle transpirait abondamment dans sa robe de coton noire, et tenait fermement un sac de courses en toile, noir aussi.

Dehors, je repérai une vieille bicyclette appuyée contre le mur.

— J'espère que vous n'êtes pas venue à vélo par cette chaleur, lui dis-je en l'invitant à passer dans la fraîcheur de la guérite ouest, devenue depuis peu *Les Collections de Kat, vente et estimation*.

Muriel faisait triste mine, ce qui n'était pas très étonnant vu que son époux était décédé d'une crise cardiaque deux semaines plus tôt, après cinquante années de mariage. Comme nombre de couples mariés du village dont la famille vivait ici depuis des générations, ils se connaissaient depuis l'enfance.

Elle balaya du regard l'intérieur de cet ancien corps de garde du XVIII<sup>e</sup> siècle qui, avec son jumeau identique, flanquait l'entrée principale de la propriété du manoir de Honeychurch.

Lady Edith Honeychurch m'avait loué les deux guérites afin que je puisse monter ma nouvelle affaire.

Des cartons remplis d'objets de mon stock – des poupées anciennes et des oursons, une kyrielle de boîtes en émail, en bois marqueté de Tunbridge, des lampes Tiffany et autres objets Art déco – étaient empilés au petit bonheur la chance le long d'un mur.

— C'est plus petit que je ne l'imaginais, commenta Muriel, qui plissa le nez. Ça sent la peinture.

— Oui. Je viens de terminer la décoration.

L'ancienne guérite du gardien consistait en une vaste pièce de vie, haute d'un étage et demi, avec un plafond à pignons et deux petites lucarnes. À une époque, il y avait eu une mezzanine que l'on atteignait par une échelle et qui servait d'espace de couchage, mais le plancher était pourri et Edith avait accepté que je la supprime. Une cuisine tout en longueur et une salle de bains avaient été installées à l'arrière – dans les années 1970, à en juger par leur style. Je prévoyais de les moderniser toutes les deux quand j'en aurais les moyens.

L'endroit était clair et aéré, grâce aux trois bow-windows qui ouvraient sur l'allée. Bref, je l'adorais.

— C'est parfait pour moi.

— Bien sûr. Albert Jones vivait ici, dans le temps. C'était lui le gardien, avant la Première Guerre mondiale, me raconta Muriel. Son frère... (elle marqua une pause et fronça les sourcils) non, je ne me rappelle pas son

prénom. Lui, il vivait dans l'autre. Ils formaient une drôle de paire, ces deux-là. Il y avait eu un scandale...

— Je me sers de la guérite est comme espace de stockage pour l'instant, intervins-je, histoire d'interrompre Muriel et son penchant notoire pour les ragots. Je n'attends plus que l'installation d'étagères et de vitrines d'exposition dans cette partie-ci et je serai prête à me lancer.

Muriel inclina la tête.

— Vous n'aurez pas grand monde pour monter jusqu'ici, quand même, si ? Vous êtes installée un peu en dehors des sentiers battus.

— Oh, mais je n'attends pas que les gens viennent en masse, ce sera sur rendez-vous uniquement.

Elle avait pourtant touché un point sensible. Mon rêve d'origine – ouvrir un magasin d'antiquités avec ma mère à Londres – s'était brisé à la minute où, sur un coup de tête, elle avait acheté le Logis du palefrenier, ici, sur la propriété du manoir de Honeychurch. Mais j'avais tiré un trait là-dessus désormais et j'étais déterminée à faire en sorte que tout se passe bien dans ma nouvelle vie. De plus, j'étais tombée amoureuse du manoir de Honeychurch et de la campagne du Devonshire, et voir ma mère tellement heureuse me rendait heureuse moi aussi.

Je désignai une banquette Knole en tissu damassé rouge.

— Asseyez-vous, je vais vous préparer une tasse de thé. À moins que vous ne préféreriez une des citronnades faites maison dont M<sup>me</sup> Cropper a le secret ?

Muriel grimaça.

— Oh non, Peggy les fait trop acides. Un thé, ce sera parfait.

Tout en m'affairant à la cuisine, je ne demandais pourquoi Muriel était venue... à vélo qui plus était. Bien que le village de Little Dipperton ne soit pas à plus de deux kilomètres du manoir, les chemins étaient étroits, longés de hautes haies et pleins de virages en épingle. Bref, très dangereux pour les cyclistes comme pour les piétons.

J'apportai le thé sur un plateau, avec une assiette de biscuits digestifs au chocolat au lait de chez McVitie.

— Votre voiture est en panne ? m'enquis-je.

Je m'étais habituée à voir Muriel sillonner les routes de campagne dans sa Kia jaune canari flambant neuve.

— On me l'a volée, répondit-elle tout à trac.

Alors, là, pour une surprise, c'était une surprise !

— Au village ?

— Non, à Dartmouth. Sur le parking du supermarché. Vendredi dernier.

— C'est affreux.

— Et avec mon Fred qui est parti... Oh, Kat, geignit-elle, je crois que je n'ai pas la force de continuer.

Elle avait l'air si désespérée, la pauvre, que je me glissai à côté d'elle et pris sa main dans la mienne.

— Ça a dû être dur de perdre Fred, lui murmurai-je. Je vous comprends, mon père me manque à moi aussi. Vous devriez discuter avec ma mère des premières semaines après sa mort, elle vous dirait combien ça a été difficile pour elle.

Muriel hochla la tête et sortit un mouchoir en dentelle d'une poche intérieure pour s'en tamponner les yeux.

— Merci, mon petit. Vous êtes adorable. (Elle lâcha un profond soupir.) Quarante-neuf ans de mariage et jamais un mot plus haut que l'autre.

Ça, j'en doutais un peu. Plus d'une fois j'avais entendu Muriel se plaindre que Fred passait trop de temps au *Hare & Hounds*, le pub local, et au champ de courses de Newton Abbot.

— Sans doute que vous n'avez pas encore réalisé. Ça doit vous sembler irréel.

— Oh, c'est bien réel. Apparemment, votre papa s'est assuré qu'Iris ne manque de rien. Hélas, je ne peux pas en dire autant de Fred. Je n'arrête pas de regarder par la fenêtre de ma chambre et je m'attends à le voir travailler, là, dans le cimetière. C'est le stress du procès qui l'a tué, vous savez, mais on n'avait pas d'autre choix que d'y aller.

— C'est dur, je sais.

— Fred était toute ma vie. C'était un bon mari.

Les commentaires de Muriel me rappelaient ceux de ma mère au sujet de mon père. Je l'aimais très fort, mais c'était un homme très autoritaire. Ce qui ne l'avait pas empêché de devenir un saint, maintenant que nous célébrons le premier anniversaire de sa mort.

— Enfin, je vous conseille de vous méfier, j'ai eu une série de vols à l'étalage au magasin, reprit Muriel, changeant brusquement de sujet. Des bricoles, des bonbons et des chocolats, ce genre de choses. En plus, avec l'Échauffourée et ce dangereux criminel dans la nature...

— L'« Échauffourée » ?

— C'est comme ça que les gens du coin appellent la reconstitution, m'expliqua Muriel. Il y a eu une

série d'échauffourées, avant le siège du manoir de Honeychurch pendant la Première Révolution anglaise.

— Ah bon ? Je n'en savais rien.

— C'est le vieux comte qui a lancé cette tradition... avant ma naissance, bien sûr. Il y a les Têtes-Rondes – les parlementaristes – et les Cavaliers, qui sont les Royalistes, comme on préfère les appeler dans nos régions. Ils vont s'installer juste derrière chez vous. Ça va faire pas mal d'étrangers à traîner dans les parages pendant trois journées entières.

— Ça me procurera peut-être de nouveaux clients, éludai-je d'un ton léger.

— J'espère que vous avez un système d'alarme, répliqua-t-elle, avant de désigner les fenêtres. Et des rideaux. Vous êtes très exposée, et avec tous ces étrangers...

— Je ferai attention, la rassurai-je. Vous aviez besoin que je vous estime quelque chose ?

Depuis quelques semaines, j'avais reçu quantité de vieilles armures et autres armes anciennes à estimer ou à vendre, des objets dénichés par untel ou untel dans sa cave ou son grenier. La plupart du temps, il ne s'agissait que de copies.

— Non, non, me répondit-elle en ouvrant son sac de toile dont elle sortit un bocal qu'elle me tendit. Je vous ai apporté de la confiture de fraise maison, de la dernière cuvée de Fred.

— C'est très gentil, fis-je, touchée par le geste. J'adore la confiture de fraise. Merci.

Un silence inconfortable s'installa. À la façon dont elle jouait avec son mouchoir en dentelle, je sentais que Muriel brûlait de me confier quelque chose, mais elle

semblait hésiter. Je songeai soudain que nous étions jeudi et qu'elle aurait dû tenir le bureau de poste.

— Tout va bien ?

— En fait, je souhaitais vous demander une faveur, mais ça doit rester secret, commença-t-elle. Je ne tiens pas à ce que les gens soient au courant de mes histoires personnelles.

Pour une femme qui était *la* commère du village, je trouvais le commentaire de Muriel quelque peu ironique.

— Bien sûr, bien sûr.

— Je pense que monsieur le comte va m'expulser.

— Quoi ?! m'exclamai-je. Pourquoi donc ?

— Le bureau de poste est tenu par un Jarvis depuis 1828. Depuis la conspiration des Poudres, c'est un Jarvis qui tond la pelouse du cimetière. C'est un Jarvis qui...

— Le bureau de poste appartient au domaine de Honeychurch ?

Je savais que la plupart des maisons du petit village de Little Dipperton étaient habitées par des locataires du manoir, mais j'ignorais que c'était aussi le cas du bureau de poste et de l'épicerie.

— Tous les cottages arborant une porte bleue appartiennent aux Honeychurch, m'expliqua Muriel.

— Mais enfin, pourquoi Rupert voudrait-il vous expulser ? répétai-je. Qui tiendrait le bureau de poste alors ? Vous envisagez de prendre votre retraite ?

— C'était mon Fred qui gérait nos finances, me dit-elle. Il est mort de manière si soudaine et puis... eh bien, il n'a pas laissé de testament. Et moi, les successions, ce genre de choses, je n'y comprends rien.

Elle se mit à pleurer doucement dans son mouchoir de dentelle.

— Vous avez un notaire ? (Muriel opina du chef.) Dans ce cas, ne vous tracassez pas, il s'occupera de tout à votre place.

— Hélas, je n'ai pas les moyens de lui payer ses émoluments, ni mon loyer d'ailleurs, en attendant que ce soit réglé.

— Je suis bien certaine que Rupert... monsieur le comte... comprendrait la situation, si vous alliez lui parler.

Muriel secoua la tête.

— Non. Vous ne le connaissez pas comme moi. Vous le voyez très différemment de nous autres, au village.

— Qu'en dit Violet ? lui demandai-je.

— On ne se parle plus, me répondit Muriel, les sourcils froncés.

— Je vous croyais les meilleures amies du monde !

La postière lâcha un ricanement méprisant.

— Je préfère ne pas aborder le sujet. C'est bien assez pénible de devoir lire toute cette histoire dans les journaux.

Trop tard, je me rappelai les détails sordides de leur désaccord, à savoir la « taille catastrophique » des rosiers grimpants de Violet, qui faisait la une du *Dipperton Deal*. Un nouveau silence embarrassé s'ensuivit. Je ne savais plus du tout quoi dire.

— Vous avez mentionné une faveur que vous souhaitiez me demander ?

— Je voudrais que vous me prêtiez de l'argent, lâcha Muriel tout à trac. Pas grand-chose. Juste un peu.

Mon cœur se serra. Mon père ayant été inspecteur des impôts, je savais précisément ce qu'il aurait pensé de cette idée. Il aurait cité Polonius, dans *Hamlet* :



« Ne sois jamais ni prêteur ni emprunteur », et j'étais en total accord avec ce précepte.

— C'est juste l'histoire de deux semaines, se hâta d'ajouter Muriel. Le temps de me remettre à flot.

J'étais bien placée pour savoir qu'une succession, en particulier dans le cas où il n'y avait pas de testament, prenait souvent des mois.

— On ne peut pas tenir le bureau de poste sans électricité, poursuivit Muriel. Bon, ils ne nous l'ont pas coupée pour l'instant. Ma nièce Bethany tient le fort pendant que je suis venue ici vous voir. Je la forme à la reprise... Enfin, si monsieur le comte ne me jette pas dehors.

— Je connais Bethany, elle est intelligente.

Assise sur le canapé, Muriel arborait une expression de chien battu.

— Je ne sais pas à qui d'autre demander, admit-elle.

Toute cette situation était horriblement gênante. J'hésitais.

— Combien vous faut-il ?

— Mille livres.

— Mille livres !?

— Ce n'est pas comme si ça risquait de vous faire défaut, fit-elle en désignant mon stock. Regardez-moi tout ça. Rien qu'un bras de l'une de ces poupées vous en rapporterait cinq cents.

— Pas tout à fait, n-non, bredouillai-je.

— Sans compter que vous avez passé des années à la télé, renchérit-elle. Tout le monde sait que les gens de la télé sont payés des millions.

J'étais si choquée par le culot de cette bonne femme qu'il me fallut une minute pour parvenir à rétorquer, avec un sourire forcé :

— J'ignore ce qui a bien pu vous donner une telle idée. Je suis navrée, mais en ce moment, je ne peux pas.

*Ni en ce moment ni jamais*, brûlais-je d'ajouter, mais je retins ma langue.

— Ah. Dans ce cas, je vais me retrouver à la rue, conclut-elle en s'enfonçant dans les coussins. Même une centaine de livres, ça me dépannerait.

J'allais le regretter, je le savais bien, seulement je me sentais acculée. Sans un mot, je me dirigeai vers mon bureau et sortis mon chéquier du tiroir.

— Je suis d'accord pour vous donner, Muriel, pas vous prêter... trois cents livres. Je ne peux pas faire plus.

— C'est très gentil, chuchota-t-elle. Je ne vous le demanderais pas si je n'étais pas aux abois.

— Mais il y a une condition, ajoutai-je. (Muriel me jeta un regard méfiant.) Vous me promettez de parler à Rupert cet après-midi, pour lui répéter ce que vous venez de m'expliquer. Vous êtes d'accord ?

— D'accord, accepta-t-elle à contrecœur.

Je lui tendis le chèque, tiraillée entre un tas d'émotions contradictoires, où prédominait le ressentiment. Ma petite entreprise démarrait bien plus lentement que je ne l'avais espéré et, même si j'avais des économies, je ne pouvais pas vraiment me permettre de jeter trois cents livres par la fenêtre.

Muriel se remit debout.

— Bon, je vais vous laisser.

Pour une raison qui m'échappait, je me sentais coupable d'éprouver cette rancœur.

— Vous voulez que je vous ramène en voiture ? On pourrait mettre votre vélo dans le coffre de ma Golf.

— Non, merci. J'aime beaucoup me déplacer à vélo, répondit Muriel. J'espère que vous aimerez la confiture de Fred.

Alors que je la raccompagnais à la porte, elle s'immobilisa.

— C'est une très bonne idée, votre *Empire de l'antiquité* à Dartmouth. Vous allez attirer des tas de touristes.

Sur quoi, et avec un « au revoir » guilleret, elle s'en alla.

En la regardant enfourcher son vieux vélo et poser son sac de toile dans le panier, je fus traversée par deux pensées.

Premièrement, cette confiture était la plus chère que j'aie jamais achetée de ma vie. Et deuxièmement, comment Muriel était-elle au courant que j'avais envisagé de louer temporairement une boutique à Dartmouth pour la période estivale ? Je n'en avais même pas parlé avec ma mère.

Au même instant, mon téléphone portable sonna. Et l'identité de l'appelant s'afficha à l'écran : « Maman ».

— Allô. Quand on parle du loup...

— Kat, il faut que tu viennes vite !

— Tout va bien ? (*Oh non, pas encore un drame !*)  
Tu as l'air bien agitée.

— Eric Pugsley et moi sommes dans les Cromwell Meadows.

— Tu es avec Eric ? De ton plein gré ?

Alors là, c'était une première. La relation qu'entretenait ma mère avec son voisin et sa casse automobile dégoûtante avait toujours été pour le moins houleuse. Étant donné sa pyramide de pneus, de pièces éparses de matériel agricole et les nombreux véhicules en fin de vie

à divers stades de décomposition qui jonchaient le fond du pré, je ne pouvais la blâmer. Vraiment, c'était une véritable pollution visuelle. Heureusement, on ne voyait la casse que depuis le bureau de ma mère, à l'étage.

— Bon, avant que tu ne tires des conclusions hâtives, Katherine, je tiens à être bien claire : ceci n'a rien à voir avec moi.

Une crainte familière commença à me serrer le ventre.

— Est-ce qu'il faut que je m'asseye avant de t'écouter, maman ?

— Bien sûr que non. Oh, là, là, c'est tellement excitant ! Eric a déterré un corps.